

Toto l'Arsouille ainsi métamorphosé, était encore venue se joindre une autre cause d'étonnement. Quand il avait offert le goupillon à la dame brune et que celle-ci avait levé les yeux sur lui pour le remercier, il lui avait semblé qu'elle avait été subitement prise d'un trouble qu'elle avait su tout aussitôt dompter.

(A CONTINUER.)

Commencé le 3 Juillet 1884 — (No 236).

## LA CHASSE A L'HOMME

Je la connaissais un peu : chaque samedi, jour de marché, elle descendait à la ville et toujours elle s'arrêtait devant notre maison avec son panier d'osier contenant, sous une couche de feuilles fraîches et d'herbes de montagne qui sentaient bon, deux ou trois petits pots de crème cuite et une demi-douzaine de ces brosses au lait caillé que Virgile compare à la chair tremblante et blanche des vierges.

Je la connaissais beaucoup, lui. C'était une joie quand, accompagnant mon père à la chasse, le hasard nous conduisait vers ses quartiers à l'heure du déjeuner ou du goûter. Il y avait là, sur un solitaire revers de roche, près d'une maisonnette, une source vive, jaillissant au pied d'un noyer, et un tapis de gazon. Mais à peine installés nous étions sûrs de voir le propriétaire apparaître au bout d'un champ, ou bien se redresser au milieu d'une allée de vignes. Il venait à nous, et sous prétexte que, trébuché dans une gourde, le vin s'échauffe et ne vaut plus rien, sous prétexte encore que l'ombre glacée du noyer est malfaisante, nous devions bon gré malgré, accepter son hospitalité payanne, nous mettre à table dans le rez-de-chaussée de sa caserne et laisser adjoindre à notre viatique du fromage ou des fruits suivant la saison, avec une bouteille fraîche tirée du joli vin de ces coteaux, cordial comme le soleil qui cuit les grappes sur la souche, sec comme le maigre sol pétri de silex concassés où les racines vont chercher leur vie.

Alerte et brune, point trop hâlée, l'air très jeune malgré ses trente ans, on l'appelait, elle, la Civadone, comme qui dirait Folle-Avoine, et ce gracieux sobriquet rustique allait bien à sa physiognomie.

Fier travailleur, chasseur intrépide, n'ayant pas son pareil dans le pays, soit pour émietter le dur calcaire et fertiliser les cailloux, soit pour traquer, seul et sans chien, à travers des vallons perdus, le lièvre et la perdrix rouge, lui s'appelait je ne sais plus comment, mais il était connu surtout sous le nom de Pierre de la Civadone, car, là-bas, c'est assez la coutume — et cela, sans ombre d'intention malicieuse — de donner, lorsqu'elle est jolie et remarquée, le nom de la femme au mari.

\*\*\*

Un jour il se répandit une nouvelle étrange :

Pierre de la Civadone était venu en ville, vers les deux heures de l'après-midi. Il était entré à l'auberge, avait bu, peut-être un peu plus que de coutume, étant fort sobre, mais cependant sans se griser. Puis, au moment de repartir, il avait dit : — " J'ai fait un malheur, allez avertir les gendarmes. Mais recommandez-leur de ne pas oublier les carabanes s'ils me veulent, parce que je ne me rendrai pas. "

On ajoutait d'autres détails :

La Civadone avait des amants qui lui parlaient le jour, pendant que Pierre, pour la surprendre, avait ce matin-là feint de partir et s'était tenu enfermé plusieurs heures durant dans

une cabanotte, crénelée des quatre côtés, bâtie en pierre sèche sur un bloc de rocher à l'extrémité de son aire, et qui servait d'affût pour les loups, l'hiver, quand la neige se montre. Vers midi un homme était arrivé, et s'était assis avec la Civadone, dans la paille, entre deux gerbiers. Alors, de son affût, presque à bout portant, Pierre avait tiré et avait tué la Civadone. L'homme s'était sauvé, pendant que Pierre, faute d'un fusil double, rechargeait son arme. De mieux renseignés affirmaient — comment le savaient-ils ? — que Pierre avait fait grâce à l'homme, disant qu'ils étaient trop d'amants et qu'il ne pouvait pas les tuer tous.

\*\*\*

D'abord personne n'y voulait croire.

On avait bien vu en effet Pierre de la Civadone errer par les rues, s'arrêter devant la prison qu'il avait un long moment regardée, puis entrer dans un bureau de tabac et acheter à la débitante de la poudre et un sac de balles. Mais tout cela ne constituait pas des preuves.

Il fallut se rendre à l'évidence lorsque, après maintes allées et venues du maire, du commissaire et des magistrats, les portes de la gendarmerie s'ouvrirent et laissèrent passer, au grand complet, la brigade qui, une fois hors des remparts, prit le trot par l'étroit chemin rocailleux conduisant au lieu de l'assassinat.

Bientôt ces messieurs du tribunal traversèrent la ville en voiture ; et les gens au courant des choses expliquaient que la gendarmerie était pour arrêter le meurtrier, et le tribunal pour relever le cadavre et procéder aux premières constatations.

La curiosité fut plus forte ; tous ceux qui avaient là une vigne, un champ, un vide bouteille quelconque, chargèrent le charriot ou la pioche, et, indifférents en apparence mais désireux de voir ce qui se passerait, suivirent la justice à distance respectueuse.

En apercevant les gendarmes Pierre s'était barricadé, non dans sa maison restée grande ouverte, mais dans la cabane d'affût. Aux sommations il répondit, par le judas grillé de la porte que, se croyant dans son droit, il n'avait pas voulu fuir, et qu'il ne se livrerait pas. Il ajouta qu'on ne pourrait le prendre par la famine et qu'il avait du pain et du vin pour huit jours. Comme les juges s'étaient approchés des deux gerbiers et examinaient le sang frais qui tachait la paille, il dit encore : — " C'est bien là ! Quand au corps de la Civadone, inutile de le chercher ; si on en a besoin pour les affaires de justice, on le trouvera avec le mien, tout à l'heure. "

Il fut décidé d'enfoncer la porte afin que force restât à la loi. Mais un gendarme s'étant approché pour faire sauter la serrure, un coup de fusil partit qui lui traversa son tricorne. Alors le brigadier lui donna ordre de se retirer. Pierre tira de nouveau. On entendit siffler la balle qui alla casser une branche tout en haut du noyer. Evidemment Pierre ne visait pas. Et le brigadier, un vieux brave que tout cela peinait, ayant plus d'une fois fait la partie de piquet avec Pierre, murmura : — " Le criminel nous épargne, nous ne pouvons pourtant pas le tuer comme un chien. " Pierre tirait toujours. Par le judas et les meurtrières, un peu de fumée bleue sortait. Ces messieurs du tribunal attendaient, à l'écart, près de la voiture.

\*\*\*

Comme il fallait en finir, le brigadier accorda à Pierre une trêve de dix minutes après lesquelles, s'il s'obstinait, on amasserait des gerbes devant la porte pour la brûler. C'était une feinte,